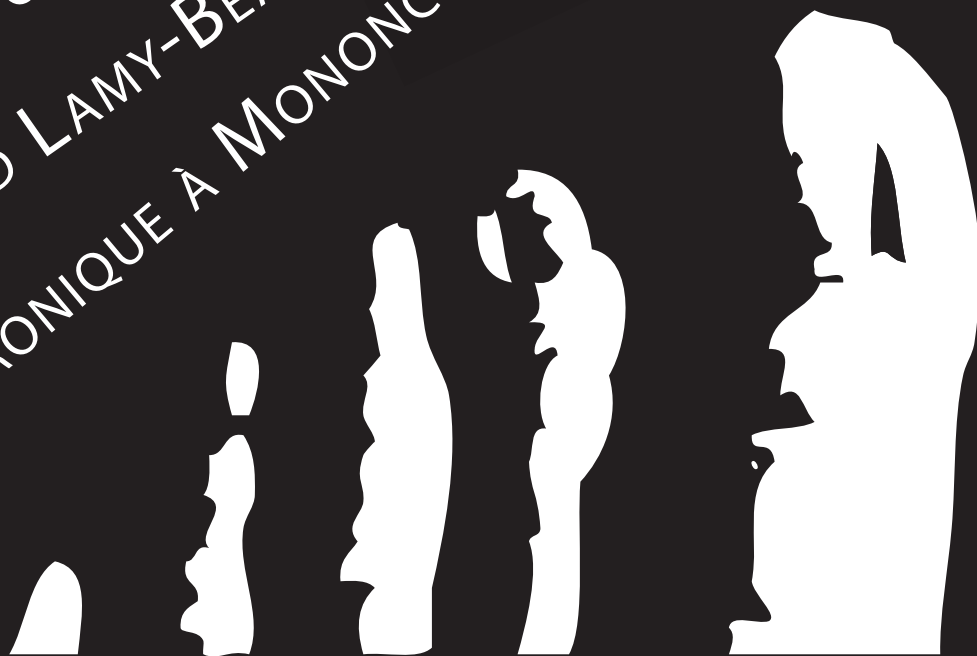


ÉMILE DUPRÉ
LAETITIA LEDRU
PATRICK LACELLE
CAROLINE THÉRIEN
JEAN-MICHEL PHILIPPON
CHLOÉ SAVOIE-BERNARD
RENAUD LAMY-BEAUPRÉ
LA CHRONIQUE À MONONC'



VOLUME VI | IV UMÉRO V
A V R I L



LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

TABLE DES MATIÈRES

Le Pied qui voque

Sa majesté de Montréal Caroline Thérien p. 1

Le Pied qui voque

Tout perdre pour s’y retrouver Patrick Lacelle p. 2

Le Pied qui voque

Samedi soir, Un peu de neige et **Retrouvailles** Chloé Savoie-Bernard p. 2

Le Pied qui voque

Sainte-Aurore Renaud Lamy-Beaupré p. 3

Le Pied qui voque

Sans titre Laetitia Ledru p. 4

Au Pied levé

L’anniversaire Émile Dupré p. 5

Le Pied qui voque

Bas blancs et stress La chronique à Mononc’ p. 5

Le Pied qui voque

Je présente mes respects à Bashung mort-de-corps p. 6

Jean-Michel Philippon

Le Pied de Nez

Mosaïque Marie-Hélène Constant p. 9

LE PIED QUI VOQUE

SA MAJESTÉ DE MONTRÉAL

Première partie

CAROLINE
THÉRIEN

LES OISEAUX

Par la fenêtre, j'ai vu un oiseau mourir. Étrange. Habituellement, les oiseaux se posent sans problème sur les lignes de tension. Je crois bien y avoir vu un signe. Je viens de rentrer de New York, ma maison sur mon épaule, lovée dans un sac de coton beaucoup trop large pour trois chemises et un cœur en ballade. Dans la poche droite traînent deux ouvrages de poésie. La prose prend difficilement le voyage. J'avais rêvé ne plus jamais voir le ciel de Montréal. Pourtant, me voici là, à contempler la mort d'un oiseau muet. Rien à voir avec l'albatros de Baudelaire.

Montréal ressemble beaucoup trop à New York. L'odeur fantomatique de ses ports nous rappelle tous les marins morts pour un rêve. Mais à Montréal, les filles sont juste un peu plus belles. Le français coule comme l'espresso du matin. *Croissant, crumpets et an egg McMuffin to go*. On accompagne le tout d'un journal chaud des désastres d'hier. Les pigeons martèlent le sol, les étudiants traînent le pas et les gens sont toujours pressés. À Montréal, il n'y a pas de taxi jaune pour vous frôler. Pas d'Empire State Building, pas de Chrystler, Sony Building. Bonjour, Bell, Rogers, Eaton, La Baie, nos amours vendus dans des boîtes de carton. Parce qu'à Montréal — l'ai-je déjà dit ? — les blondes sont un peu plus blondes et les brunes, juste un peu plus noires.

J'ai déjà le mal du pays. J'ignore pourquoi j'ai voulu retourner à

l'endroit où je suis né. Cinq ans d'errance en Amérique rendent un cœur mélancolique. Il y a des racines qui s'accrochent à nous jusqu'à notre mort.

Ce matin, Montréal m'attend. Et les oiseaux, par ici, chantent juste un peu mieux.

ALCOOL

Mon frère est débarqué pour me voir hier soir. Sous les lumières éparses de la nuit, il avait le teint d'un mangeur d'opium. Il avait l'air un peu crevé, mais je ne le lui ai pas avoué. C'est qu'on ne dit pas ce genre de chose aux gens qui croisent si peu notre chemin. À la place, je l'ai invité à trinquer à notre jeunesse morte dans un bar sans nom.

Les souvenirs décolorés d'une époque plus indolente me remontent à la tête.

Montréal -40° Celsius, les yeux dans la bière. Les bars de Montréal. Ces femmes au parfum de myosotis que la vodka tiède fait oublier. Les plaisirs arrogants des nuits anonymes où nous allions, plus jeunes, oublier que le lendemain aurait lieu. C'était l'occasion de se délier les cœurs, de chanter faux dans les rues et de déclamer des poèmes aux chats de ruelles. Et que dire des yeux rougis d'une ville qui tarde à se coucher? Sinatra chantait *New York New York*, Cohen nous décrivait les reflets de miel des crépuscules de Montréal. J'aurais aimé dire que ces soirées passées à refaire le monde avec nos rires et nos soupirs se terminaient dans les bras chauds d'amours

prématurées. Mais, à la vérité, on les finissait presque toujours, l'estomac à l'envers, emmêlé dans les draps que notre mère venait de laver. Le matin venu, un café rapide sous l'arche du McDo pour déjeuner, je racontais malgré tout à mes amis toute la passion d'un poème de salive tracé sur le dos des filles de Montréal.

Mais aujourd'hui, la jeunesse est partie rejoindre des inconnus qui nous semblent toujours plus petits, toujours plus arrogants. Ce soir, nous sommes vieux et l'alcool se boit un peu plus lentement. Mon frère m'écoute parler de New York. Je lui décris des grands fleuves de bétons, des tours de fer. Et toutes sortes de petites idylles qui n'existent que dans le cœur des voyageurs. Je lui parle du vieux sud, du Cherry Coke si frais l'après-midi, de ces gens qui racontent l'Irak comme s'ils avaient respiré sa poussière, de cowboys, d'Indiens et, bien sûr, de cactus. Plus les heures avancent, plus elles semblent reculer. Le bar n'est plus qu'une image guettée à travers un bock de bière.

Bien sûr, on sort de là un peu vacillant, mais sûrement moins que lorsqu'on avait 15 ans. Je siffle Chicago en trois notes, mon frère rit. Nos voix sont des saxophones désaccordés, des pianos dissonants; un jazz en bouteille. J'aime la chaleur qu'apporte l'alcool aux hivers de Montréal, le sentiment d'allégresse d'avoir laissé son compagnon payer la note et, avant tout, la légèreté de nos cœurs toujours célibataires.

LE PIED QUI VOQUE

TOUT PERDRE POUR S'Y RETROUVER



PATRICK
LACELLE (collaboration spéciale)

J'ai peur de l'homme si faible
Qui sait qu'il ne sera bientôt plus un homme
Il cicatrise comme la rouille car sa tête,
Par compassion, s'est éclatée en chemin

Une larve minuscule tombe et s'agrippe
Aux fissures brûlantes de sa chair
Elle l'a traquée du haut d'une brindille

Il n'est pas le premier homme à perdre la tête
Rampant à travers les racines de sa forêt
Elle n'est pas la première. Friable au vent
Qui veut grandir dans sa blessure

Le temps se couvre et s'infecte
Il ne lui reste qu'à se perdre finalement
Pour un jour, arriver à se retrouver

Incapable de traîner une autre existence sur ses épaules
Il ne prend aucune chance et, contre son poignet,
En économisant ses forces, il l'écrase.

Le pouls de la mort se fait entendre
Sa montre grince les secondes inaccessibles
Sous une croûte gommée friable au vent
Si seulement il avait conservé ses oreilles

J'ai peur de l'homme sans force
Qui n'a plus autre temps que celui de se trouver

LE PIED QUI VOQUE

NOUVELLES



CHLOÉ
SAVOIE-BERNARD

SAMEDI SOIR

Ce soir, elle est seule à la maison. Ses amis, ceux avec qui elle vit, ne sont pas là. Elle fume une cigarette, étendue dans des draps rose pâle. Peu importe sa solitude, si elle l'a choisie, n'est-ce pas ? Sa petite solitude qu'elle couve jalousement.

Avec lassitude, elle tourne toutes les pages de son livre, lit la dernière phrase à haute voix : « Mais elle eut encore le temps de voir que Chéri tournait la tête vers le ciel printanier et les marronniers chargés de fleurs, et qu'en marchant il gonflait d'air sa poitrine, comme un évadé. » « Comme un évadé », répète-t-elle. Elle referme son livre, et fume avec volupté. Elle aspire chaque bouffée profondément, et l'imagine entrer dans ses poumons comme un cancer. Pan.

En déposant son livre par terre d'une main, elle fait un mouvement brusque et échappe la cendre de sa cigarette dans les draps. Elle essaie de l'enlever doucement, mais la cendre s'étend. On dirait du mascara allongé de larmes. Elle s'imagine s'être maquillée, prête à sortir, et que finalement — il faudrait qu'elle trouve une raison mélodramatique — elle serait restée chez elle, désespérée.

Elle pourrait laisser cette tache dans son lit, les draps défaits pour la mettre en évidence, pour que ses colocs l'aperçoivent. Comme une imposture d'enfant qui fait semblant d'avoir mal pour qu'on le mouche et le caresse.

Elle ferait semblant de ne pas comprendre d'où lui vient toute cette attention nouvelle.

Ce serait drôle, peut-être, mais elle prend tout de même un coin de sa couverture qu'elle humidifie avec sa salive, et frotte la petite tache de cendre qui disparaît sans faire d'histoire. Puis, elle se lève et va éteindre la lumière. Dans le noir, elle cherche à tâtons son briquet et son paquet, en sort une

cigarette. Une fois allumé, un petit point rougeois dans la noirceur, mais personne d'autre ne le voit.

UN PEU DE NEIGE

Il fait si chaud sur le pavé de Sainte-Catherine qu'il se dit que la monnaie accumulée dans sa casquette depuis le début de la journée peut bien servir à payer un trajet de métro. Un aller-retour qui le ramènerait au même endroit, dans quelques heures, le temps que cette sueur qui graisse sa peau s'assèche à l'air ventilé. Et puis il y a longtemps qu'il ne s'est pas offert le luxe d'être transporté par autre chose que ses pieds.

Métro Berri-UQÀM, une file se forme derrière lui, pendant qu'il compte ses pièces. Le guichetier reste impassible. L'indigence emmêle les visages.

Il trouve finalement l'argent nécessaire, et sourit au guichetier pour le remercier.

Lorsque le métro arrive, il a plus chaud encore que tout à l'heure, lorsqu'il était assis sur l'asphalte. Les gens sont partout, et il a l'impression que sa saleté aspire celle

des autres, qu'il porte sur lui le sébum de tout Montréal. Ses jambes flageolent. Les portes du wagon s'ouvrent et il se jette sur une place assise. Autour de lui, la foule se compacte encore plus que sur le quai. Il a l'impression qu'il est le point contre lequel les gens convergent, se serrent de plus en plus. Il se demande si cette crasse sur sa peau indispose les autres passagers.

Entre ses jambes, sur le sol, il aperçoit un cahier de la presse gratuite. Il le prend, et commence à le déchirer sur ses genoux. Calmement, d'abord, puis frénétiquement ensuite, jusqu'à ce que le journal ne soit qu'un amas de particules. Certains passagers restent immobiles, l'air de n'avoir rien vu, d'autres s'écartent.

Il recueille le plus de morceaux de papier possible dans ses mains, puis se lève. Quelques-uns, volatiles, s'échappent. Il grimpe sur son banc, puis les souffle.

Des femmes, des hommes, en ont dans les cheveux. Personne ne dit rien.

Il dit d'une voix douce, « Je vous offre un peu de neige en juillet. »

RETROUVAILLES

Il l'a invitée, comme ça, par téléphone, presque brusquement. Ils ne se parlent qu'une fois par mois, environ, par égard au temps passé ensemble. Par politesse.

— Tu viendrais prendre un thé avec moi ?

Elle lui dit, « D'accord. »

— Chez moi ?

— O.K.

Ils ont fixé une date. Presque une année qu'ils ne se sont pas vus.

Et maintenant, ils sont assis, la table entre eux comme un pare-balles. Sans doute n'a-t-il jamais fait de thé auparavant, parce qu'il ne l'a pas fait infuser. Il l'a plutôt déposé directement dans les tasses. Les feuilles se détendent librement dans l'eau chaude, comme des nénuphars noirs. Il n'en boit pas, mais elle oui, par petites gorgées,

en passant ponctuellement sa langue contre ses dents pour en déloger les particules.

Il a toujours ce petit tressaillement sur les lèvres. C'est un signe de son désir, mais elle ne le regarde pas vraiment. Ils ne disent rien. Leur silence n'est pas inconfortable, puisqu'il est resté le leur, ample et enveloppant.

Il se lève, fait le tour de la table. Il l'embrasse et elle sent son corps reprendre ses vieux automatismes, elle entrouvre la bouche. Il tente de la basculer contre le plancher mais elle arrête son élan.

— Écoute, je ne voulais pas que les choses se passent comme ça.

Dans un sourire, elle avoue que ses jambes ne sont même pas rasées.

Elle fait un petit sourire d'excuse, étouffe un gloussement.

Il lui demande, « c'est juste ça ? ».

Elle hausse les épaules, rajuste ses vêtements, se redresse. Reprend

une gorgée de thé, en appuyant les lèvres contre le rebord de la tasse pour en filtrer le liquide. Il lui dit de l'attendre, qu'il revient. Elle hausse les épaules une deuxième fois. Ses absences, ses manèges. Bien sûr qu'elle va l'attendre.

Il sort. Revient une dizaine de minutes plus tard, un sac de plastique à la main, qu'il jette sur la table. Elle l'attrape et en sort un paquet de rasoirs multicolores. Des Bics, ceux qui coupent la peau.

— Tu en as plein, là.

Alors docile, elle les prend, monte à l'étage, fait couler un bain, se déshabille, s'étend dans l'eau chaude. Mousse un peu de savon contre ses jambes, les étire, façon pin-up. D'un geste précis élimine la repousse piquante. Et elle chantonne, souriante, palapalalalalam.

Sa voix contre les carreaux de porcelaine résonne avec le même écho qu'autrefois.

LE PIED QUI VOQUE SAINTE-AURORE

Slam



RENAUD
LAMY-BEAUPRÉ

On veut voir la vie et goûter à tout son art en or
Plus t'en as plus tu l'adores mais gare aux désirs malsains
Un jour ça va ça vient l'autre le décor part en p'tites parts
La patience et le silence sont d'or dans le couloir des médecins

À Saint-Hyacinthe c'est normal qu'une personne ait l'sien
Les jeunes explorent un peu tout c'qui se sent sans savoir
Qu'après les soirs du weekend dans leur corps y reste rien
Tout s'passe bien ça passe les lignes la gueule de chien su'lé le passeport

Monte le score jusqu'au last call cache le sun avec le store
L'alcool à l'âge d'or dans l'bar le fort coule bien, écoute-bien
Tu dors jusqu'à c'que tu t'fasses mordre par les hyènes sans hygiène
La vie qu't'aimes est loin du système que les jeunes instaurent

C'est plus un mystère les histoires dérisoires n'finissent plus sur la chaise
Ni sur le champ ici on accumule les blessures du temps
La rage rime avec acharnement sans mérite ou de + sur la thèse
Alors avance avance mets tes chaussures et vois les choses autrement...

LE PIED QUI VOQUE



LAETITIA
LEDRU

(Devant une photographie, lors d'un test de classement. Un homme dans la trentaine, le stylo à la main.)

Putain, besoin d'une clope, besoin d'une muse, besoin de... non pas de Dieu, mais de Marie. Oui. Marie. Mais il y a seulement cette poufiasse qui me regarde. Avez-vous déjà joué du pipeau, Mademoiselle? Non? Je vais vous montrer.

Merde, j'aime pas les enfants. Encore moins ceux-là.

Beau portrait : Tintin, Titeuf et... c'est qui lui? Pas Lagaffe, encore moins Hercule... la version masculine des petites filles modèles n'existe pas. Dommage.

Écrivez un texte fictif à partir d'une composante de la photographie ci-jointe.

Je t'emmerde... je veux être journaliste, pas commentateur photographique.

Qu'est-ce que vous tramez? Allez, aidez-moi un peu. La marmaille, c'est pas mon truc.

J'étais lequel?

Certainement pas le pédé au pull rayé et aux bras croisés, encore moins le mioche qui se demande où est passé Milou. Il en reste un. Il a l'air bordélique et merdeux. Futur fumeur, tombeur, meneur. Ouais, ça doit être lui le fouteur de binz dans cette classe. Il essaie de copier le blanc bec, mais ça ne marche pas. L'école buissonnière, tu connais pas?

La cloche va sonner dans cinq minutes.

Le pull est prêt. À quoi? Attraper les filles? Non il est pédé (de toute façon, elles sont derrière les remparts). Jouer aux billes? Non, trop ringard. Compter les... « À faire des avions, parce que mon père est pilote. Pédé toi-même! »

Coup d'œil à la grande bringue. Toujours blondasse.

Tintin va rater les copains. Il a perdu Tournesol. Haddock est dans l'autre classe. Il est petit, non? Pourquoi l'avoir foutu au fond de la classe à côté du



merdeux? Pas fini, pas de récré bonhomme. T'aimes pas l'école, moi non plus. Dis-toi que ce n'est pas ça la vie, mais pose pas de questions. Un jour, alors qu'à 11h25 tu finiras de sauter une poufiasse avant d'aller rejoindre Marie, l'importance du passé composé deviendra imminente pour toi. Tu cernerás toutefois mieux le présent quand la porte claquera et lorsque la conjugaison du futur s'effondrera. « Mais Monsieur, j'aime l'école, c'est elle

qui ne m'aime pas. Elle me dit toujours C ou C+. C'est pas de ma faute, la pendule me regarde toujours, elle me fixe, elle essaie de voir ce que j'écris ».

Mèche de cheveux autour de l'index droit. Bout de crayon dans la bouche.

Il était une fois trois petits cochons. L'un habitait dans une maison de briques, l'autre dans une maison de bois, et le dernier dans une maison de paille. Tous allaient à l'école, et ce chaque matin, rendre visite au grand méchant loup...

11h25

Le crayon tombe, elle se penche. Poitrine agréablement découverte.

11h28

Il était une fois trois petits cochons. L'un habitait dans une maison de briques, l'autre dans une maison de bois, et le dernier dans une maison de paille. Tous allaient à l'école, et ce chaque matin, rendre visite au méchant loup.

11h30

Ne regardez pas derrière, les enfants, ils vous rattraperont assez rapidement.

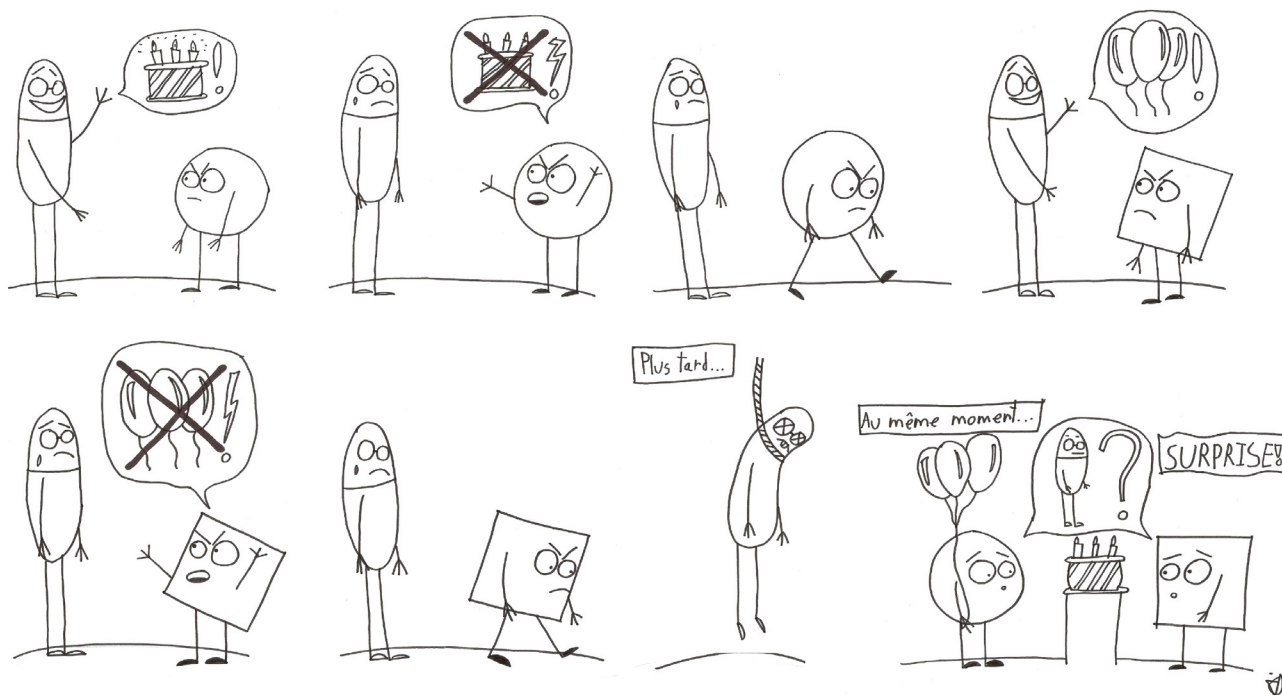
La cloche sonne.

Je préfère les brunes aux blondes, désolé, mademoiselle.

Rejoins Marie.

Le futur existe encore.

C+



LA CHRONIQUE À MONONC'

BAS BLANC ET STRESS

Disons tout de suite les choses comme elles sont. Les bas blancs, c'est laid¹. En fait, ceci n'est pas tout à fait vrai; le bas blanc n'est pas nécessairement laid *en soi*. C'est son agencement avec les autres morceaux de linge qui pose problème. Essayez, juste pour voir, de porter des bas blancs sans avoir l'air complètement stupide. Évidemment, si vous cultivez le *look* « je m'habille de façon complètement stupide et c'est drôle », c'est votre choix, mais assurez-vous que ce choix soit totalement assumé. Sinon, force est d'admettre que les bas blancs ne peuvent, en aucun cas, s'agencer avec un pantalon, peu importe sa couleur.

En plus, les bas blancs sont un mauvais choix, autant d'un point de

vue économique qu'écologique. Il est bien connu qu'en termes de vêtements, ce sont les blancs qui se salissent le plus vite. Bien entendu, les bas blancs n'échappent pas à ce phénomène et celui qui les porte se voit donc contraint à les laver plus souvent que les bas noirs. Malheureusement, il est aussi connu que plus on lave des bas blancs, plus ils restent sales. Ainsi, non seulement nous gaspillons plus d'eau à laver des bas blancs plus souvent, mais en plus, nous finissons inévitablement par les jeter, lorsqu'ils ont acquis leur *look* « bas blancs, mais avec le dessous tout noir », ce qui nous force à racheter d'autres bas.

Les bas blancs, à la limite, ça peut servir pour le sport. Ou pour tondre son gazon le dimanche après-midi. Le reste du temps, les bas blancs, c'est pour les pauvres, les vrais, ceux qui dorment dehors. Au pire, allez leur donner.

*
**

Je ne vous apprendrai peut-être rien, mais il paraît que nous

sommes stressés. Comme des petites belettes instantanées, nous passons notre temps à courir dans tous les sens pour accomplir tout ce que nous avons à faire dans une journée et, accessoirement, à chercher un moyen d'avoir plus de temps pour faire ce qu'on veut (ce qui, évidemment, est un échec lamentable à chaque fois).

Entre l'école, le travail, les amis, la famille et autres, notre rythme de vie semble, avec raison, trop effréné. Et si, dans un accès de folie, il nous vient l'idée d'avoir des loisirs, il faut alors augmenter la cadence pour trouver le temps; et nous voilà au cœur du problème. Il ne devrait pas être question de (re)trouver le temps, mais bien de le prendre et d'en faire ce que l'on veut, idéalement quand on veut.

Ce qui inclut la possibilité, pour vous, d'arrêter immédiatement la lecture de ce journal étudiant pour aller faire ce que bon vous semble et la possibilité, pour moi, de clore cet article maintenant.

1 Si j'en vois un invoquer que « des goûts et des couleurs, on ne discute pas », je l'emmerde. Parce que c'est faux. Discuter des goûts et porter des jugements sur ceux-ci, on le fait toujours, alors votre attitude politically correct de bas-étage, vous pouvez vous l'insérer où je pense.

JE PRÉSENTE MES RESPECTS À BASHUNG MORT-DE-CORPS



Jean-Michel Philippon

AVEC LE CONCOURS DE MARIANNE FAITHFULL, DU SOLEIL, D'UN PEU DE PHONÉTIQUE, DE LA GÉOGRAPHIE INSULAIRE ET DE MON NEVEU.

J'ai la conscience à fleur de peau, électrisée par le soleil du foutu printemps à réveiller les morts. Ou à caresser leur chute. Bashung est mort. Soixante et un ans, les poumons le lâchent, l'air lui manque, il a trop chanté, trop mâché son harmonica. Il s'était pourtant éveillé pour moi cette année, bourgeonnant dans mon lecteur de disques au point d'y rester coincé, et voilà qu'il se barre en pleine tournée, *d'autr côté d'une ville où y avait pas de place pour se garer.* Tiré du

refrain de la dernière chanson de son dernier disque. Et merde qu'il est difficile d'aligner les adjectifs « dernière » quand les terrasses sont ouvertes sur Saint-Denis.

Mais la mort est aussi inéluctable que le changement de saison, et Bashung l'a longuement courtisée. En pressant la vie comme un pamplemousse. En grattant la pulpe de la langue, spécialement celle qui reste agglutinée à l'intérieur du fruit. *Je me dore à l'ordinaire, à tombeau ouvert, à la*

chaleur humaine. Vas-y, vieil enfumé, dore-toi pour l'éternité, tu l'as mérité, et moi j'enfile les mauvais mots de jeu, allez. Que ton tombeau reste ouvert.

J'avouerai que malgré mon choix d'étudier l'incertitude littéraire je rencontre chaque point de repère avec reconnaissance. Et l'œuvre qu'il nous lègue contient tout l'espace nécessaire à se repérer, et davantage, pour explorer. Il y a -j'emprunte ici le « y » spatial- dans cette œuvre un continent entier qui, vu de haut, s'apparente à cette sorte d'île dont parlait Kundera dans un passage du *Rideau* qui m'a particulièrement ému : l'île

d'un artiste qui, une fois de l'autre côté de la révolution qui l'a fait, est enfin libre de se constituer en géographe. Disposant d'assez d'espace pour éviter l'ombre de son propre passé.

J'invite sur la tribune, parce que les comparaisons farfelues inspirent et parce que la compagnie de cette femme me fait sentir moins seul devant le Néantifié, Marianne Faithfull la grande. Chanteuse. Venue au monde de la musique à travers le succès et l'influence des Rolling Stones. Puis réduite par le monde de la musique rock à l'inertie *égériaque*. Aurait bien pu s'y statuer. *Sister Morphine* à jamais. Pour ma part, je lui voue une admiration sans bornes pour être sortie de cette tombe, pas le troisième jour ni drapée de blanc, mais par la fenêtre d'en arrière et la voix plus terreuse que jamais. Ce que Bashung et elle partagent, pour ne pas le tenir en suspens inutilement, c'est cette qualité d'interprétation qui transcende facilement la matérialité, peu digne de mention, de leur voix. Et le choix des textes. Dans les marchés musicaux qu'ils habitent, très différents également, ils ont su mériter que tout ce qu'il y a de compositeurs émérites veuille bien écrire pour eux. De grands noms se sont relayés pour offrir leurs hommages, leurs voix ou leurs mélodies à la diva britannique : de Beck à Nick Cave, de PJ Harvey à Antony, de Jon Brion à Cat Power, pour ne nommer que cette modeste brochette. Bashung, en France, n'avait qu'à demander pour se faire offrir des textes.

Pourquoi cet enthousiasme? Qu'est-ce qui les touche, et qui me bouleverse, dans ces voix effritées, dans ces existences houleuses, pacifiées après des années de déchirements?

À l'avenir, laisse venir, laisse le vent du soir décider, à l'avenir, laisse

venir, l'imprudence déclamait Bashung. Mais ce n'est pas d'une imprudence de jeunesse dont il est question, pas cette témérité visant à extraire de la moelle des jours une jouissance supérieure, une extase. Ce n'est plus l'imprudence adolescente d'un Bashung drogué, de Marianne Morphine. L'imprudence du troisième âge, pourrait-on ironiser... Mais il y a plus. L'imprudence délaisse son théâtre pour se rabattre sur elle-même. Le mot même jouit dans la bouche du vieux routard, avec sa sublime succession de rebondissements, de la nasale jusqu'à l'explosion labiale, éclat lingual du « d » contre le palais, et ce « s » final à vous arracher un frisson; écoutez-le dire, l'imprudence qui est la sienne. De l'assaut sans relâche, l'imprudence bascule vers une antithétique sérénité. Un phare embrumé, au bout de l'île. Malgré les apparences. Malgré les rudes passions des personnages dont Marianne chante les turpitudes, malgré la torture infligée aux mots par Bashung, l'errante dérive de ces artistes est derrière eux. Elle a été sublimée, j'irais jusqu'à dire qu'ils en ont fait un muscle... Ho! Attention au soleil, jeune homme, le printemps est la saison des idéalismes, et je travestirais la petite histoire en oubliant l'errante dérive de la chair entravée. *La promesse d'un instant, la descente aux enfers, mes bras connaissent, mes bras mesurent la distance*. Le corps s'écroule et le cancer ronge, ronge, le poumon de l'un et le sein de l'autre. Elle a survécu. Et lui aussi, en un sens. Qui évidemment ne consolera pas ses proches.

Un peu de place pour la critique, tout de même, et merde, ce n'est pas la mort qui fait le talent, diraient certains. Peut-être ceux-là plaideraient-ils que l'interprétation n'est pas un art total. Qu'on a prêté des mots à ces vieilles lèvres, qu'ils n'en ont pas le mérite, qu'ils

s'y prélassent comme de vieux chats au soleil. L'image m'inspire. « I schlepped thousands of songs to wherever Marianne was living (which changes a lot), and we spent a week or so listening and re-listening. » explique négligemment Hal Wilner à propos du dernier album de Faithfull, fait entièrement de reprises. Le procédé peut, en effet, sembler facile. Ici, il me fascine. Il implique, comme dans le cas de Bashung, la fusion d'une intériorisation profonde de sa motivation artistique à une perméabilité au monde qui frôle, justement, l'imprudence. Le titre du dernier effort de la diva? *Easy Come, Easy Go*. Belle ironie. Sur la pente du sens biographique, c'est presque trop cruel.

La nuit je mens, je prends des trains à travers la plaine, la nuit je mens, je m'en lave les mains. Rien de plus difficile à vivre qu'*easy come, easy go*. Le printemps me l'apprend à nouveau à la dure; j'aurais envie de me dissoudre un peu, de ne pas avoir à assurer la continuité entre ma peau d'hiver et celle d'été. C'est la mue qui tue. J'ai les mains asséchées par le froid, malgré les crèmes, les mêmes mains qui grilleront cet été, les mains mêmes qui s'acharnent, qui s'agitent pour tout noter ce que l'école me donne, et qui ne comprennent pas, après coup, lorsqu'elles sont appliquées à créer, qui ne comprennent pas comment passer de l'un à l'autre avec les bons heurs. C'est à crever d'envie devant ceux qui peuvent se *métamo* dans l'imprudence circonsrite de leur île, ceux qui...

D'ailleurs. On y arrive. Est-ce que Bashung était heureux? Ça y est, je l'ai dit. *Quand faut-il être pour? Que faut-il être encore? On dirait qu'on sait lire sur les lèvres. Et qu'on tient tous les deux sur un trapèze*. La question fondamentale, après tout, celle qui est aussi inutile qu'insaisissable, surtout pour les

zaccomplis artistiquement. Il faudrait peut-être préciser. *Quand* Bashung était-il heureux? Quelle minute de quelle heure justifierait les autres? Au moment de mourir, sur son lit de mort, au printemps, un disque couvert de prix sous le bras, une vie couverte d'éclats derrière la jaquette, était-il heureux? Si là est la question, je ne veux pas le savoir. Et j'espère qu'il n'en savait pas plus, parce que je ne prévois pas en être instruit moi-même, du moins pas *justement* à ce moment-là. À cette horreur de moment-là. Désolé, je m'égare, j'avale peut-être de vous un temps précieux et à chaque nouvelle minute de circonvolutions la mort est moins fraîche; le printemps roule sur ses écartés, il fait de l'humus.

Pour moi Bashung est mort s'agitant dans mon lecteur de disques, j'achète la coïncidence, je l'encadre; ce qu'il en est, je verrai plus tard.

Faisons envie, faisons envie, jusqu'au dégoût, pas de pitié, pas de quartier, afin que rien ne meure. On accepterait pour moins que ça, non? De survivre? Évidemment, ce ne sont que des mots, après il faut sortir à l'extérieur et constater que pour le mot soleil il y a vraiment le soleil, le foutu soleil de printemps qui nous excite comme des animaux. En souvenir de lui et en prévision de nous, il faut faire ce chemin-là le plus souvent possible. *Faisons les difficiles, refusons en bloc les sentiments figés.*

Imaginez-le. Debout sur une scène, prêchant l'amollissement des mots. Immense derrière ses lunettes fumées à la Dylan, comme un gourou des Temps modernes, des Temps *modelables*.

Une anecdote pour boucler la boucle, et anecdotique par-dessus le marché. Je suis dans ma cuisine, je fais des muffins en écoutant Bashung. Et je presse la

vie comme mes contemporains, pour ne pas perdre une seconde je fais d'une pierre deux coups, je me cultive et je me nourris. Les passages que je connais par cœur, je les chante en même temps que lui, ou à peu près car je manque de talent en la matière, et je ne les écoute pas vraiment parce que je les reconnais : ça me permet de mesurer le germe de blé. Et parfois, surpris, je capte des phrases nouvelles, un enchaînement auquel j'avais échappé et là, deux possibilités : ou bien je l'écoute et la farine est posée sur le comptoir, ou bien je l'entends vaguement et j'évite que des écailles d'œuf tombent dans le mélange. C'est par toute la fente béante de ma présence qu'il voudrait s'écouler. Deuxième épisode de l'anecdote : je suis dans un sous-sol lors d'une fête familiale, et en tant qu'oncle je me constitue en jouet pour toute la ribambelle d'enfants assemblée pour l'occasion. J'apprends le nom des petits des amis de ma belle-sœur, que je ne connaissais pas, et pour m'aider à les mémoriser je dis à mon neveu génial (mais ils le sont tous, évidemment) que le nom de tel petit garçon rime avec le sien, et je m'apprête à reprendre le combat contre la sangsue attachée à ma jambe. Mais il me demande ce que ça veut dire. C'est quoi, une rime, mononcle? Euh. Pour y penser, je me vois dans l'obligation d'arrêter de jouer. Et je remplace les mots — foutu soleil de printemps — sur la chose — foutu soleil de printemps —.

Il faut être géographe jusqu'au bout, il me semble. Bashung a sans doute déjà demandé ce qu'était une rime, et Marianne ce qu'était une clef de sol, et c'était, du moins vu a posteriori, l'appel de la révolution. *Comme un légo, mais sans mémoire...* Je disais que l'imprudence de ces grands ne me semble pas être celle de la jeunesse et je réitère, mais en tentant

d'imager. Imaginez. Que cette imprudence aurait une mémoire. Ce phare dans la brume, je le soupçonne être celui où le passé court, si vite que le tourbillon éclaire à la ronde, par les lucarnes. Où le parcours fait se défaire pour se refaire, dans le grand bordel de l'art en échange. Raies de lumière sur la mer qui mouille les îles. Imaginez. Qu'au phare se tiennent de grandes fêtes où on invite les voisins, même ceux qui cassent toujours un verre. *Continents à la dérive, qui m'aime me suive, gouffres avides, tendez-moi la main. Un jour j'irai vers l'irréel, y seras-tu?*

Je vous invite chez Bashung Mort-au-Printemps, chers vivants prisonniers de leurs parcours (dont je suis), et tenez-vous-le pour dit, ce n'est pas un musée.

*
**

Contient des extraits des chansons suivantes, interprétées par Alain Bashung :

Il voyage en solitaire (G. Manset)
Sur un trapèze (Gaëtan Roussel)
Comme un légo (G. Manset)

Sur *Bleu Pétrole* (2008)

La nuit je mens (Bashung- J. Fauque)

Sur *Fantaisie Militaire* (1997)

Je me dore (Bashung- J. Fauque)
L'imprudence (Bashung- J. Fauque)
Mes bras (Bashung- J. Fauque)
Faisons envie (C. Miossec-Bashung)
L'irréel (Bashung- J. Fauque)

Sur *L'imprudence* (2002)

LE PIED DE NEZ

MOSAÏQUE



MARIE-HÉLÈNE
CONSTANT

L'heure est à la pluie qui résonne aux fenêtres de mon appartement de Côte-des-Neiges, aux interminables mélodies enivrantes de Gonzales, aux travaux qui n'en finissent plus. Elle est aussi à la langueur qu'oblige la fuite de mes pensées surchargées. Les voisins d'en haut crient – encore le hockey, je suppose – et les travaux s'empilent dangereusement, un par-dessus l'autre, dans la liste au coin de la page du 13 avril de mon agenda. Bashung est mort, le printemps renaît, les espoirs se noient dans une flaque de mi-session, l'UQÀM est en grève, leurs étudiants dans les parcs, mais il pleut. Je dois vous avouer que je me suis arrêtée pour questionner quelques grévistes *docto-universitaires*, étant sympathique à leur cause, il y a deux semaines déjà coin Sainte-Catherine-Berry. Les portes étaient closes, les étudiants faisaient forcément l'école buissonnière, les chargés de cours aussi... pour la journée.

N'empêche que je supporte ce genre de moyens de pression, que la grève ne me semble souvent que nécessaire – voire efficace si bien faite et utilisée –, et que la gestion de l'enseignement universitaire public ne doit pas être prise à la légère. N'empêche que, depuis les trente dernières années, les profs de l'UQÀM n'avaient pas mis le nez dehors, pancarte à la main, pour faire changer les choses. N'empêche que l'on y défend un modèle [utopique?] de gestion démocratique. Mais croyez-moi, je suis aujourd'hui bien contente de ne pas être des étudiants privés de

cours depuis maintenant près de trois semaines! Oui aux moyens de pression, mais comment faire pour ne pas être fâché de constater que ce sont les étudiants universitaires qui paient pour une session qui retarde et des cours au contenu réduit? Certes, vaut mieux être réaliste et savoir que des moyens de pression sans conséquence ne servent à rien, mais je ne saurais trouver cette situation (qui perdure) convenable et acceptable, en tant qu'étudiante. Le dilemme : soutenir les revendications et les moyens de pression, tout en étant choquée des conséquences... à qui la faute?

*
**

Au détour d'une conversation, je me suis dernièrement demandé s'il était juste de dire que de parler de littérature nécessite un degré de snobisme; s'il était possible de parler de Colette ou de Proust sans revêtir un masque hautain. J'en suis tout à fait convaincue, bien que certains y excellent. Je ne sais pas pour vous, mais le pédantesque caricatural des personnalités me fait rire autant qu'il me dérange. Il est d'autant plus exaspérant lorsqu'il n'y a rien de livresque dans ce badigeonnage de connaissances banales! L'épisode de Francine Noël, qui a signé son nom sur différents livres, a particulièrement happé mon imaginaire. À l'occasion d'une rencontre d'auteurs dans le cadre du Prix littéraire des collégiens, il y a quelques jours, elle a réussi le tour de force d'alimenter, une dizaine de minutes durant, une élucubration incroyable, répondant à

je ne sais quelle question (oubliée dans une rivière de mots, entre ses descriptions rapides de ses expériences au Mont-Royal, au parc Lafontaine, à Montréal et dans le monde). Elle a même réussi à terminer un de ses monologues effrénés par un incroyable appel à l'importance « de donner de l'art aux pauvres ». Enfin. Je ne comprends toujours pas.

*
**

Bashung est mort. Bashung est mort? Tentant d'être à la hauteur de son oeuvre, Monsieur Philippon nous offre une ode à sa beauté, à l'humanité en cette pièce de l'Histoire musicale. Des artistes se déchaînent ici, vous livrent le fruit de leur création : des morceaux de Montréal, de chair et de chaleur, d'ambitions et de heurts, d'enfants que l'on a oubliés et d'humour noir. Ce Pied est pour vous, prenez-en tous, ceci est le gauche ou le droit, livré pour vous, humbles lecteurs...

Je tiens à souligner le travail de l'équipe du Pied (hé oui, ceci annonce un *kitsch* sentimental), et à vous remercier, collaborateurs et lecteurs. Voilà qui est dit.

En attente de vos pigeons voyageurs et autres télégrammes chantés, notez que notre boîte de réception demeure ouverte durant la période semi-estivale, ainsi que durant celle des rues piétonnières, pour alimenter un gigantesque Pied d'automne.

LE PIED

L'équipe

Vaut mieux tuer la bête
Du désir que d'embrasser
La bouche sans dents

Pas poudre de verre
Sniffe les murs savamment
Y'a de l'amiante

La pizza
Le four
À rentre pas dedans

Marie-Hélène Constant
(Rédactrice en chef)

Élisabeth de Niverville
(Co-rédactrice en chef)

Mathieu Laflamme
(Mise-en-pagiste)

Émile Dupré
(Bédéiste)

& le très obscur
& très mystérieux
comité de lecture!

